Document generated on 06/02/2025 8:15 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Maîtres (suite)
Le singe et le perroquet de Jean Simard

Gilles Cossette

Number 34, Summer 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39543ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cossette, G. (1984). Review of [Maîtres (suite) : *Le singe et le perroquet* de Jean Simard]. *Lettres québécoises*, (34), 22–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

long et le plus intéressant texte du recueil, parle plutôt du pouvoir des maîtres. Le précepteur d'une petite Chinoise, Xiao Hua, lui fait apprendre par coeur un poème taoïste, extrait de *La Voie et La Vertu*. Les deux quatrains déclenchent chez Xiao Hua une profonde transformation mentale. Elle devient un prodige, ses inventions étonnent, sa sagesse est réputée; elle grandit, le fils de l'empereur l'épouse. Mais avant d'en arriver là, elle a un jour berné son premier fiancé, un cousin éloigné à qui elle avait été promise par son père et qui l'attendait avec impatience. Pour éliminer de sa vie un homme qu'elle ne souhaitait pas épouser, Xiao Hua s'est servie de ses dons. Ce geste aura des conséquences tragiques. Longtemps après, le malheur lui ayant fait perdre la raison, la princesse aperçoit un jour, dans le jardin de l'asile, un vieillard qui lui rappelle son précepteur. «Et le souvenir de son maître défunt l'attendrit jusqu'aux larmes». (p. 144) Quinze jours plus tard, elle le revoit. Il chantonne, entremêlant chansons et poèmes. Xiao Hua, prêtant l'oreille, reconnaît un vers du poème qui avait changé sa vie: «xin yan bu mei mei yan bu xin»; ce qui signifie: mots de vérité ne sont pas beaux, beaux mots ne sont pas vrais.

Dans ces deux contes, l'influence du maître est immense et entraîne le malheur du disciple. Cléanthe le stoïcien avait convaincu Muscade de la vanité de la vie. L'adolescent est mort accidentellement, certes, mais ses amis retrouvent peu après son dernier message: «La vie est vaine mais j'aurai la force d'y échapper. Si je disparais, qu'on ne s'inquiète pas de moi, qu'on n'accuse personne de ma mort, j'aurai disposé de mon destin». (p. 177) Le précepteur de Xiao Hua lui a appris une belle phrase qui convainc de se méfier des belles phrases et comme par hasard le poème dont elle est tirée change la destinée de Xiao Hua, et le sort s'acharne sur elle comme si elle était maudite. Il est significatif que ce soit à l'asile d'aliénés que Xiao Hua rencontre l'esprit de son précepteur: la malédiction pèse sur lui aussi. De même, Cléanthe, par le suicide ou par la peine capitale, devait rejoindre son disciple dans la mort. Ainsi en est-il du moins dans l'univers fictif de Jean Tétreau, où justice est faite, un jour ou l'autre, et où les moindres fautes, commises en acte ou en paroles, reçoivent leur châtiment. Un monde où les dieux sont impitoyables. □

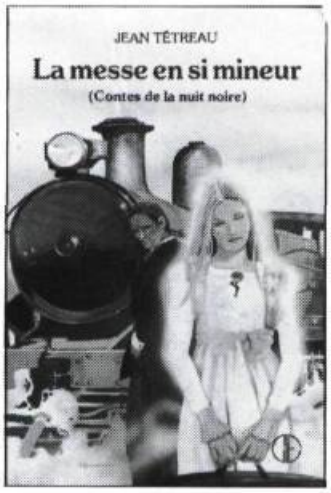
Maîtres (suite)

Le singe et le perroquet

(Cercle du Livre de France)

Tel original garde un singe et un perroquet qui, en sa présence, vivent dans une paix relative; mais quand il sort, il doit attacher le singe et mettre le perroquet dans sa cage. Un jour il néglige de le faire. À son retour il retrouve le perroquet complètement déplumé et perché sur la plus haute bibliothèque. «La moralité, puisque les fables se doivent d'en comporter, c'est qu'à vouloir rassembler des espèces peu faites pour s'entendre, quelqu'un y perdra fatalement des plumes». (p. 23)

Que représentent ces animaux? Jean Simard a beau faire suivre sa petite histoire de considérations sur la tyrannique Famille (qui oblige des êtres qui ne sont pas faits pour s'entendre à se voir régulièrement), on ne peut pas s'empêcher de penser que cette fable s'applique à d'autres situations et on se demande lesquelles: Simard oblige son lecteur à s'interroger. Par ailleurs, je ne suis pas étonné que Simard ait choisi pour son recueil, parmi les titres de quarante-cinq textes, celui d'une fable. Il a toujours eu le goût des paraboles, des symboles, des personnifications. Dans ses essais et même dans ses romans, il se plaît à tout ériger en abstraction, se servant souvent de la majuscule: la Famille, l'Écrivain, la Publicité. De temps en temps, il affuble une de ces entités d'un nom inventé, d'une personnalité imaginaire, et il la lance, toute pâlotte, dans une intrigue peu convaincante parce qu'elle a été manifestement conçue pour donner à Simard le polémiste l'occasion d'enfourcher l'un après l'autre ses chers vieux dadas. Les Idées défilent pendant que les personnages languissent, stéréotypes exsangues qui attendent qu'on leur laisse un peu la bride sur le cou. Ainsi le héros des *Sentiers de la nuit* (1959), Godfrey Roundabout, n'est pas (comme Léopold Bloom, par exemple) un être fictif mais humain, singulier, engagé dans une aventure unique; Godfrey Roundabout est plutôt *le* Protestant puritain, *dans son essence même*, pur, immuable, dépouillé de toute contingence. Simard, d'ailleurs, est conscient de laisser ses créatures sur leur faim. Il cite, dans *Sur le sable, sur la neige*, le jugement d'un confrère à propos de *L'ange interdit*, résultat assez statique de la seule incursion de Simard dans le domaine de la dramaturgie: «Tu campes tes personnages, puis tu baisses le rideau! Étrange — on dirait un pro-



logue ou un premier acte auxquels manqueraient les deux suivants: ceux qui permettraient à l'intrigue de se dérouler, pour éventuellement se dénouer». Simard donne raison à son critique:

C'est l'histoire de ma vie littéraire!

L'intérêt qui flanche, une espèce de désaffection, d'à quoi bon qui, le moment venu, m'empêche d'aller jusqu'au bout et de conclure. (p. 137)

Cette indifférence à l'aventure de la fiction, Simard ne s'en plaint pas. Il va jusqu'à la rapprocher, goguenard, d'un commentaire de Gilles Marcotte sur *La nausée* de Sartre:

Je subodore, dans cette suite de beaux tableaux, quelque intention ironique. Comme si, chaque fois que l'auteur s'envole vers les sommets de l'art descriptif, il me disait: voilà de la littérature, voyez comme c'est beau, voyez comme c'est con! (p. 137)

Toujours est-il que parmi les quarante-cinq «récits» de ce recueil, je trouve à peine une dizaine de véritables «histoires», très courtes, d'ailleurs, et tout juste une poignée de personnages vivants, dispensés par exception de porter des bannières et de livrer des messages. Ils font trois petits tours et s'en vont. Ils sont si vrais, en outre, que je les soupçonne de sortir de la mémoire de Simard plutôt que de son imagination. Le reste? Des monologues d'auteur, des dialogues qui ressemblent à des entrevues d'écrivain. Et des idées, pas toujours d'avant-garde.

C'est que *Le singe et le perroquet*, à vrai dire, est plutôt un essai, une suite au *Répertoire* (1961), au *Nouveau répertoire* (1965) et à *Une façon de parler* (1973). Ce sont les livres les plus réussis de Simard, parce qu'il y donne libre cours à son tempérament d'essayiste et de polémiste, sans se forcer à raconter des histoires, lui qui aime de moins en moins la fiction et le dit. Jean Simard est un disciple de Montaigne:

Jean Simard

les Essais ont été, durant toute l'adolescence, mon livre de chevet et de raison. J'ai appris, là-dedans, que l'Art de Vivre était, de toutes les sciences, la plus précieuse, et qu'il se fonde sur le bon sens, sur la tolérance, la relativité de toutes choses ainsi qu'une certaine bonhomie dans les rapports humains. (p. 41)

Comme Montaigne, Simard ne raconte une histoire que si elle illustre un propos ou incite à la réflexion. Il laisse à d'autres le plaisir de créer la fiction qui procure l'évasion. Ce qui l'intéresse, dit-il, c'est la réalité, «la Vie», «multiforme, absurde et passionnante». (p. 200)

Pourquoi, alors, avoir déguisé son essai en recueil de récits? Pour mieux séduire ses lecteurs. «Là où se retrouvent tous les gratte-papier, qu'ils en soient conscients ou non, c'est dans leur désir un peu maladif de plaire, de séduire. Bref, d'être aimés» (p. 10). D'où l'épigraphe, due à Oscar Wilde: «Prêtez-moi un masque et je vous dirai la vérité...». Le masque, c'est le recueil de récits dissimulant l'essai; c'est le personnage du charmant professeur Navarin, qui réapparaît dans la plupart de ces textes: un gentleman, assez content de lui, un peu prêcheur, un brin râleur, qui aime sa femme, les chevaux et les chiens; il enseigne le dessin et le français; il a déjà publié des romans (intitulés *Félix* et *Mon fils pourtant heureux*, comme ceux de Simard) et il cite Montaigne: «Mon mestier, mon art, c'est *vivre*». Il y a aussi, dans cette comédie, pour donner la réplique à son maître et lui servir de repoussoir, Bébert, le Cégepien philistin, caricatural, au langage débile *(t'sais veux dire?)*. Navarin, comme le vieux et noble professeur de *Violence et passion*, l'un des derniers films de Visconti, n'arrive plus, malgré son humanisme et son humanité, à supporter l'invasion des «barbares», «l'insondable vulgarité d'une civilisation décadente et permissive», «l'inculture érigée en système», «la violence sous toutes ses formes, l'égoïsme, le lucre, la licence». (pp. 194-195)

Son dégoût est tel qu'il fait une indigestion de mots, lui l'écrivain, le professeur de français. En 1965, dans *Nouveau répertoire*, Simard se plaignait de la pauvreté de la langue des Québécois et, par le fait même, de leur pensée. «Or, écrivait-il, c'est littéralement, ici, que *les mots nous manquent*» (p. 391). En 1983, moins de vingt ans plus tard, Simard constate ceci:

C'est effrayant ce qu'on peut maintenant pérorer, verbaliser et jacasser au pays de Québec! Un bavardage de marché nègre, de volière... Jamais on ne s'est tant payé de mots, de palabres, de séminaires, de colloques, de rencontres au sommet ou à la base, de réunions, congrès, comités de ci ou de ça, de tables rondes, ovales, rectangulaires, interviews, conférences de presse, mises au point, déclarations de toutes sortes. On cause, on cause, chacun veut mettre son grain de sel. Comme en témoignent les lignes ouvertes radiophoniques, qui ne dérougissent plus, alimentées le plus souvent par les appels extravagants de retraités en veine de «chiquer d'la guenille». (p. 200)

Comme quoi il y a des gens qui trouvent toujours moyen de critiquer! □